





Hardcore. Un mot, huit lettres, une vocation. Un enjeu : savoir délimiter avec justesse les contours complexes de ce substantif surexploité, en percevoir l'essence et savoir charger de munitions adéquates cette arme dévastatrice. Qui peut réellement se prétendre hardcore, hormis celui qui manie la provocation incisive comme un Moudjahid manie la kalachnikov ? Cultiver la polémique ; chiffonner le consensuel et par-dessus tout effrayer, voilà l'assortiment de ronces qui forme le bouquet du hardcore. Clamer sans vergogne "un gosse pointé ça se reconnaît à la marque du trou", appuyer son sens de la formule d'un rire diaboliquement ironique pendant que d'autres s'offusquent, remuer sans pudeur hypocrite la merde de l'humanité et de la périphérie délaissée, déranger par sa totale insoumission ; sans souci, Rohff, le soldat de la Mafia K'1 Fri, pourrait correspondre à l'archétype de ce fleuriste si rare à dénicher. Le Ministère Amer l'a été, Kery James l'est toujours, Rohff le sera. Son premier album

pour un artiste XXL : "Je préfère commencer comme ça, travailler avec quelqu'un avec qui j'ai déjà un minimum d'expérience, et surtout avec qui je m'entends bien sans me forcer."

Pourtant, après le disque d'or du 113, de plus grandes portes auraient dû logiquement s'affaisser à l'arrivée de ce fleuron d'un des pôles rapologiques les plus porteurs du moment. Malheureusement son extrême virulence démasque la frilosité des majors. Électron libre du hip hop showbiz, Rohff leur apparaît certainement comme un élément incontrôlable : "Bien sûr que les histoires qu'on a eues dans le passé avec Mafia K'1 Fri, notre réputation nous ont mis des bâtons dans les roues. Les maisons de disques ont déconné, apparemment elles étaient intéressées, mais il n'y en a pas une qui a été capable de me signer, elles ont préféré garder des gens qui ne leur rapportent même pas 4000 ventes. C'est pas grave, c'est leur manie de mélanger le PQ et les serviettes, mais bon c'était écrit et c'est peut-être mieux ainsi." Car Rohff volera de ses propres ailes, porté par la complexité

cœur empli de foi donc, car pour comprendre chacune des prises de position incandescentes de Rohff, il faut impérativement se mettre en tête la pièce qui conditionne tout le reste, le domino qui fait tomber tous les autres : l'islam. "J'ai grandi jusqu'à l'âge de neuf ans en République islamique des Comores, j'ai reçu une éducation musulmane, tu ne peux pas aller là-bas et passer une journée sans faire la prière. Enfant, j'allais à l'école coranique, mon père et mon grand-père sont cheikh là-bas. Je me dis que je ne fais rien que de la merde ici et je suis sûr que mon père en entend parler, même si je n'ai plus de rapports avec lui. Ça fait mal."

Ce point éclairci, tout paraît plus lumineux.

Sa position radicale envers l'État français, tout d'abord, qui fait l'objet de deux fictions frénétiques (Rohff vs l'État 1 et 2) et de vindictes continuelles. Le motif principal ? Son illégitimité de par son statut d'État mécréant, qualifié ici de "Terre du Shaytan" (Satan en arabe, ndr) : "C'est la clef du problème, la vérité, ils ne veulent pas suivre le dernier message, suivre le Coran et c'est de

"Mon album du premier au dernier mot, c'est la définition d'un bonhomme en tout cas du bonhomme que je suis..."

solo, *Le code de l'honneur*, n'est en effet qu'un recueil de brûlots incendiaire, une bombonne de gaz à ne pas mettre entre toutes les mains, capable de faire sauter les oreilles les plus hermétiques. Première illustration avec deux de ses références aussi subversives l'une que l'autre : Khaled Khelkal et Jacques Mesrine : "Ce sont des révoltés, des mecs qui avaient pour mission de faire chier l'État, qui préféreraient mourir debout plutôt que vivre à genoux, des ennemis publics." Une extrapolation extrémiste de Rohff en quelque sorte.

C'est le désormais classique *Original MC sur une mission* qui accueille le premier la verve du Comorien de Vitry-sur-Seine, avant que les demandes n'affluent et qu'il se retrouve à voler la vedette à ses hôtes sur des projets aussi divers que *Guet-Apens*, l'album de Weedy et du T.I.N., *L'invincible armada* de Mysta D, la galette des Marseillais du 3e Œil, celle de Pit Baccardi, de D. Abuz ou bien encore sur le fameux *On fait les choses* de la compilation *Première Classe* pour ne citer que les plus célèbres. Une balade qui l'a finalement amené à se fixer chez Phénomène Records, une si petite structure

d'un personnage, qui réside dans l'enchevêtrement de ses valeurs.

Résumer un album aussi riche que *Le code de l'honneur* à un seul morceau relèverait de la plus grande injustice. Pourtant, en moins de dix minutes, le masque est tombé sur les tourments qui habitent ce rapper torturé. Le titre en question ? *Du fond du cœur*, monument émotionnel à l'intensité inégalée. Plume scalpel, stylo pansement guidé par l'introspection, il s'y éventre avec une sincérité touchante et donne ainsi au rap français l'une de ses plus somptueuses lettres de noblesse. Un testament douloureux qui met sur la table un cœur empli de foi chahuté par un esprit brumeux : "C'est un morceau de bonhomme, c'est tout ce que je ressentais au moment où je l'ai écrit, le résumé de 22 pages. De toute façon, mon album du premier au dernier mot c'est la définition d'un bonhomme, en tout cas du bonhomme que je suis. Un mec qui, après avoir vécu certaines choses, en réalise d'autres et réforme son comportement. Un mec qui a appris à vivre, qui est brave dans tous les domaines, aussi bien au niveau de ses responsabilités que dans la rue, quelqu'un qui a du cœur." Un

la que découlent tous les problèmes. Je ne sais pas si c'est par orgueil, mais ils s'y refusent catégoriquement. C'est de l'utopie, mais ça irait bien mieux dans le monde, malheureusement c'est chacun son combat, chacun sa foi."

L'importance accordée à l'humilité, ensuite, qui se traduit par un rejet formel de cette notion de star, ce danger de l'appel à l'idolâtrie qui hantait déjà Kery James. D'où une profonde démythification du rap *J'm'en bats les couilles d'être une star* le martèle de façon insistante : "Je ressens toujours le besoin de me justifier sur ce point-là, pour que les jeunes comprennent bien, pas d'être humain au-dessus de l'être humain."

Mais ce sont les femmes qui font l'objet de la plus amère des rancœurs dans sa bouche, réunies dans un même panier vulgarisateur et si peu à leur avantage. Rohff ressort ici à plusieurs reprises ce qu'il avait déjà avancé sur *L'amour*, titre de l'album *Le combat continue* d'Idéal J, à savoir que ces demoiselles sont dans leur quasi-totalité "complices du hallam (NDR : proscrit, en arabe) et actrices du vice." Explications essentielles pour les féministes et ●●●

●●●libéraux : "Je suis croyant et pour moi, une femme, c'est une femme pieuse. Une femme qui se dit qu'elle ne va pas se donner à tout le monde uniquement pour le plaisir, à part si elle est envoûtée. Qu'elle se dise plus tard qu'elle aura des enfants, j'aime les femmes qui sont braves, qui travaillent et n'aiment pas se montrer partout, pas des obsédées de la mise en valeur de leur cambrure. Des femmes qui ont réalisé plein de choses. Le registre des femmes que je décris c'est le mensonge, la tchatche pour aboutir à quelque chose, le matérialisme, alors que la femme c'est une fleur, une mère qui a la foi." Fin de la mise au point.

Ce combat permanent entre ses valeurs et ses erreurs, entre ses descentes aux enfers et ses élévations spirituelles, prend toute son ampleur au regard d'une sanction qui semble l'obnubiler : La mort, ce passage obligé qui attise l'importance et l'imminence du repentir, qui précipite la volonté d'absolution. Mourir avec le sourire, laisser échapper un dernier souffle rassuré, c'est cette échéance tant désirée qui rallie plus encore Rohff à une droiture fuyante : "C'est la mort le plus important, mais les gens ne veulent pas y pen-

ser; ils disent vouloir niquer la vie, mais moi je sais qu'autour de moi, nombreux sont les gens qui partent, qui se mangent des bastos, qui périssent dans des accidents de voiture ou autre. Moi j'y ai pensé et je ne veux pas mourir sale, je veux sentir que j'ai concrétisé ma foi, que je n'ai presque plus rien à me reprocher, c'est le plus important. Il

danger? D'autant plus que Rohff est hanté par les mêmes démons que des milliers de banlieusards, avec assez de lucidité pour aspirer au bien et à la rédemption, tout en ne parvenant pas à marcher ailleurs que sur le côté tranchant de la lame. Le risque apparent étant que son charisme soit mal interprété, limité et que ses propos stressent les neurones de

"Je ne veux pas mourir sale, je veux sentir que j'ai concrétisé ma foi, c'est le plus important, il faut que nous soyons conscients parmi les inconscients."

faut que nous soyons conscients parmi les inconscients." Un conflit intérieur encore bien flou qui se traduit par la juxtaposition de deux morceaux aux antipodes l'un de l'autre : *Le bal des voyous*, véritable hymne racailleuse, et le conscient *Génération sacrifiée*. Le comment et le pourquoi du comment, deux vues qui n'ont pas le même poids dans la balance, spécialement pour des jeunes souvent plus enclins à se remémorer des textes rajoutant de l'huile sur des braises encore brûlantes. Alors

la jeunesse au lieu de les faire réfléchir : "Le bal des voyous, c'est vraiment pour le ghetto, c'est l'ambiance de la cité", rien de plus. Il fallait que je fasse *Génération sacrifiée* pour expliquer *Le bal des voyous*. Il faut réveiller l'auditeur en le heurtant et le choquant, mais les jeunes ne sont pas bêtes et savent faire la part des choses, même s'il est vrai que ça aurait sûrement été mieux de clôturer l'album par *Génération sacrifiée*." Moins risqué en tous les cas...

(Disco Phénomène Records/Musisoft)

